

GIORDA Patrice



I N V I T A T I O N

JEAN-FRANÇOIS LEMETTRE
PRÉSIDENT

PIERRE MOUTARDE
DIRECTEUR

ET L'ÉQUIPE DU THÉÂTRE DE
SAINT-QUENTIN-EN-YVELINES

ont le plaisir de vous inviter
au vernissage de l'exposition

Patrice GIORDA
Peintures - Dessins

le mercredi 2 octobre 1996
à partir de 19 heures
en présence de l'artiste

Exposition du 2 octobre au 7 décembre,
ouverte du mardi au samedi
de 12 à 19 heures
ainsi que les soirs de spectacle.



Scène Nationale
Direction Pierre Moutarde

Place Georges-Pompidou, 78180 Montigny-le-Bretonneux
Tél. 01 30 96 99 00



LOUIS MERMAZ
MAIRE DE VIENNE

MICHEL SOTTET
P R I N C I P A L

LE PERSONNEL DU
COLLÈGE PONSARD

SERAIENT HEUREUX
DE VOUS ACCUEILLIR
AU VERNISSAGE
DE L'EXPOSITION

GIORDA

VENDREDI 14 JUIN 1996
À 18 HEURES
AU COLLÈGE PONSARD

EN PRÉSENCE DE L'ARTISTE

EXPOSITION RÉALISÉE GRÂCE À
LA VILLE DE VIENNE, AU CONSEIL
GÉNÉRAL DE L'ISÈRE, À LA CAISSE
D'ÉPARGNE RHONE-ALPES LYON
ÉTABLISSEMENT DE VIENNE
NORD-DAUPHINÉ, À EDF GDF
SERVICES VIENNE PAYS DE
RHÔNE, À RADIO-FRANCE ISÈRE



Les abandonnés, 110 x 194 cm

Expositions

Personnelles

- 1996 Institut Français de Naples
Lycée International de Lyon
Exposition peinture,
Poët-Laval, France
- 1994 Exposition Galerie De Beyrri, France
- 1998 "Dresde, la mémoire oubliée", Institut français de Dresde,
Allemagne
"Dix ans de peinture", Centre Culturel de Saint-Priest, *Saint-Priest*
- 1992 "Le Portrait", Galerie l'Oeil Ecoute, *Lyon*
- 1991 Espace d'Arts Plastiques de Villefranche, *Villefranche-sur-Saône*
- 1990 Banque Veuve Morin-Pons, *Paris*
Galerie Daniel Templon, *Paris*
Galerie Catherine Macé, *Cannes*
Réalizations des fresques de l'Ecole d'Architecture de Lyon, *Paris*
Galerie Léger, *Malmö*, Suède
Galerie Art New, *Göteborg*, Suède
- 1988 Galerie Daniel Templon, *Paris*
Galerie Léger, *Malmö*, Suède
Galerie Art-New, *Göteborg*, Suède
- 1987 Galerie Daniel Templon, *Paris*
Galerie l'Oeil Ecoute, *Lyon*
- 1986 Galerie Léger, *Malmö*, Suède
Galerie Daniel Templon, *Paris*
- 1985 Galerie Daniel Templon, *Paris*
Galerie Wolf Schultz, *San Francisco*, U. S. A.
- 1983 Galerie Jean-Yves Noblet, *Grenoble* (Isère)
- 1982 Galerie Arto, *Vienne*, (Isère)
- 1981 Galerie l'Oeil Ecoute, *Lyon*
- 1980 Galerie l'Oeil Ecoute, *Lyon*

Patrice GIORDA

est né à LYON en 1952.

Il vit et travaille en France.

Après avoir fait l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, il effectue un séjour d'études à Florence en 1984.

Expositions Collectives

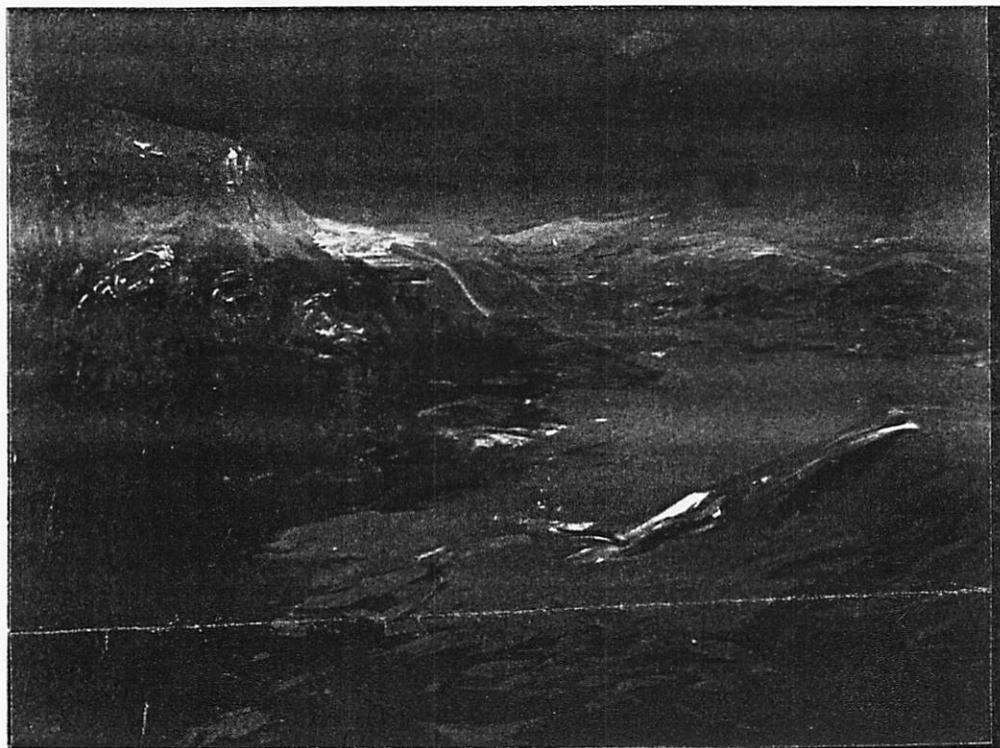
- 1989 "Debré - Giorda - Le Gac", Galerie Art 4, La Défense, *Paris*
"la Peinture au Quotidien : France 1984 - 1988",
Colombie, Uruguay
"1789-1989 : Le Témoignage de la Peinture", Halles
d'Avranches, *Béziers*
"Salon d'octobre de Brive", *Brive-la-Gaillarde*
- 1987 "Paysage Contemporain", Galerie Isy Brachot, *Bruxelles*,
Belgique
- 1986 "Les figurations des Années 60 à nos jours", *Châteauroux-les-Cordeliers*,
Château-Musée de *Cagnes*; Musée de *Dunkerque*,
C. E. de *Montpellier*
"Preview Nine French Artists, P. S. One, *New York* - U. S. A.
- 1985 "13° Biennale de Paris", *Paris*
"Salon de Montrouge", *Paris*
"Anniottanta", Galleria Comunale d'Arte Moderna, *Bologna* - Italie
"J'aime le dessin", Galerie Christian Cheneau, *Paris*
Exposition collective, Fondation Château de Jau, *Perpignan*
- 1984 "France : une Nouvelle Génération", Hôtel de Ville de *Paris*
"Biennale de Venise", *Venise* - Italie
"An International Survey of Recent Painting and Sculpture"
Musée d'Art Moderne de *New York*, *New York* - U. S. A.
- 1983 "Sept Artistes Rhônalpins", Galerie Krief-Raymond, *Paris*
"Alberola, Bioulès, Cane, Giorda", Galerie Daniel Templon,
Paris
"Juxtapositions I", Maison de la Culture, *Grenoble*
"Les larmes d'Eros", Galerie Jean-Claudé David, *Grenoble*
"Salon de Montrouge", *Paris*
- 1981 "Figures en Façades", E. L. A. C., *Lyon*
- 1980 "Taille Douce, Mémoire du Geste", E. L. A. C., *Lyon*



En couverture

Portrait Pour fêter la nouvelle année, nous avons choisi de vous offrir les fulgurantes couleurs de Patrice Giorda, jeune peintre lyonnais.

Eclairs d'obscurs



« Le Mont des Oliviers » (1989), de Patrice Giorda (ci-dessous).

Ne comptez pas trop sur Patrice Giorda pour sortir soudainement de sa coquille. Le jeune homme est un discret solitaire qui marche à petits pas au pays de la peinture. A l'écouter, il ne serait même qu'un honnête artisan, partant pour son atelier du boulevard des Canuts de la Croix-Rousse, à Lyon, où il est né. Et travailler sa journée entre fusains et acrylique. Modeste est Giorda, et tranquille.

Quelque chose évidemment intrigue dans ce retrait. Quelque chose qui pourrait bien ressembler à du bonheur si l'on savait en quelques mots en définir les contours. Quoi ? Un élan de bleu. Une couleur de terre. Une petite flamme de vermillon sur une toile.

C'est toute l'histoire de la peinture de Patrice Giorda que l'on vit exposée au début des années 80 dans une galerie parisienne, aux côtés d'œuvres de

Jean-Michel Alberola, Bioulès et Louis Cane. A dire vrai, ce compagnonnage affichait bien des dissonances : difficile en effet de conjuguer les peintures en formes de rébus savants d'un Alberola volage, les portraits assez sages d'un Bioulès, les femmes hystériques d'un Louis Cane et les paysages puissants, apaisés et mangés de vastes ombres du jeune Giorda. Ces artistes, chacun à leur manière, renouaient pourtant avec une peinture que l'on disait depuis longtemps obsolète, fichue et sans avenir.

Patrice Giorda s'en soucie-t-il ? Il avoue avoir quitté des études d'ingénieur pour se retrouver aux Beaux-Arts avec un rare délice. « *L'impression d'avoir suivi le bon chemin* », commente-t-il. Puis ce fut les premières expositions, un séjour à Florence, un autre à Dresde, la peinture qui suit son cours, rythmée par des séries de tableaux : paysages, fleurs, portraits de détenus dans les prisons de Lyon, crucifixions, architectures flamboyantes où toujours la couleur et la lumière gagnent en intensité.

« J'ai besoin avant de peindre sur la toile de partir de la réalité. Je dessine longtemps sur des carnets toute une suite de paysages, de bâtiments ou de visages par des lavis d'encre. Alors, seulement, viendra ensuite la rêverie autour d'un poème de Villon, d'un simple mot ou d'une image en mémoire, lointaines réminiscences presque inconscientes, qui déclenche alors le tableau. »

La peinture de Giorda peut révéler de terribles incendies. Elle peut offrir de prégnants clairs-obscurs. C'est toujours la couleur qui en délimite le partage, dans son éclat de jaune solaire ou d'ombres noires qui ressemblent à des gouffres. Elle cache sans doute dans sa luxuriance un besoin de confiance. Que cherche le peintre ? Un espace, une confession des sentiments enfouis, un murmure du temps qui passe. Ou la quête des hommes vers une lumière un peu plus haute.

Avec son ciel nocturne, sa petite barque au premier plan qui tanguent sur une mer qui n'est pas d'huile, son éclair d'artifice, le tableau de Giorda en couverture de *Télérama* claque à la manière d'une lave en fusion. C'est un instant instable et dangereux paré des plus belles couleurs. Comment ne pas y voir l'image projetée de notre époque : ni sûre, ni sombre tout à fait ● Laurent Boudier



Patrice Giorda à Lyon

Des peintures inspirées du pensionnat des Lazaristes, où sous les jaune paille et les bleu dur se nichent les souvenirs d'enfance.

Retour au pensionnat

On pourrait presque déambuler dans les tableaux de Patrice Giorda. Marcher dans des cours sombres, passer sous une arche, découvrir une haute bâtisse austère percée d'étroites fenêtres. Glisser en silence près d'un petit cloître où, sous des tilleuls au tronc noirci, des mains anonymes ont poussé à l'aide de pelles, raclant le sol gelé, la neige qui est tombée cette nuit-là. Ou, encore, remonter l'escalier de pierre sur le flanc d'une colline qui débouche sur le vertige d'un promontoire. Et rester un moment, dans

la lumière jaune paille d'une fin d'après-midi qui s'étire, sur l'esplanade, à observer la masse dense d'une maison, le ciel sans nuages et la solitude des lieux. Il n'y a personne dans ces paysages, vous êtes seul, vous êtes peut-être le premier, et peut-être l'unique visiteur, un peu égaré dans ces peintures.

Il faut l'avouer, les tableaux récents de l'artiste Patrice Giorda, qui vit à Lyon et est aujourd'hui âgé de 44 ans, sont déroutants. On s'étonne de l'absence de toute figure humaine dans ces lieux austères. De la couleur qui y bourdonne dans un éclat inattendu et forme le vert dru d'un pré, le jaune de Naples d'un mur, l'azur du ciel tendu, presque trop bleu ? Ou de l'ombre qui s'étale partout et se répand dans chaque toile, sur les escaliers et les cours désertes, sur l'angle des architectures mornes comme sur les chemins qui semblent ne mener nulle part.

Les titres des tableaux sont pourtant explicites et ne cachent rien. Ils indiquent sans détour ce que le regard découvre : *Le Petit Cloître sous la neige*, *La Sortie de l'église*, *La Voûte*, *Le Pré* ou *L'Institution*. Patrice Giorda explique, en mots pudiques, que cette suite de peintures est inspirée de l'établissement religieux des Lazaristes, perché sur les hauteurs de la colline de Fourvière, où il fut élève et pensionnaire il y a plus de trente ans. Il raconte comment, sans trop savoir pourquoi, il a ressenti depuis quelques années le besoin de revenir sur les lieux pour y fixer sur des pages de carnet de croquis l'espace clos des années de son enfance. Retour sans nostalgie, sans effusion de douleur. Le peintre a simplement dessiné les murs et le tronc noir de l'arbre, le dédale des cours successives et la tristesse du bâtiment à l'écart de la ville et clos par une haute muraille.

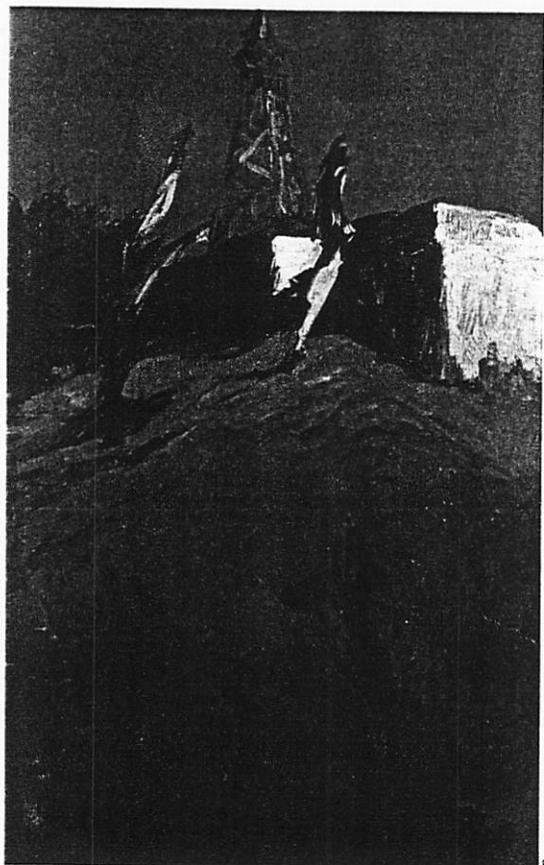
« Je n'ai aucune imagination », dit Patrice Giorda, presque à regret, comme s'il pressentait que sa peinture, qui a mûri lentement dans le silence de l'atelier, est un paradoxe. Une attitude hors des chemins de notre époque. Quelque chose comme un entêtement auquel il

ne peut se soustraire. Depuis ses études à l'école des beaux-arts de Lyon, et un séjour d'un an à Florence, en 1984, Giorda n'a cessé, en effet, de peindre des paysages enflammés de couleurs brûlantes, des visions parfois symboliques, où palpitent la lumière de champs de blé et des crépuscules rouge feu.

Puis suivirent, bâtis dans une juxtaposition de couleurs froides – gris et bleu de plomb – et de couleurs chaudes – teintes pourpres et roses fanés –, des portraits intimes de ses proches. Loin du tapage des avant-gardes de l'art contemporain, ses tableaux, exposés à partir des années 80 à la galerie Templon, à Paris, rappelaient l'art expressionniste allemand du début du siècle : l'emploi de couleurs vives, la pâte d'une peinture emportée par un geste lyrique et l'effervescence de la touche sur la toile pouvaient faire incliner ce jugement. Comme les thèmes d'une nature désertée par l'homme, transfigurée par la lumière de soufre.

On compara encore ce retour à la peinture sur des toiles de grand format à celle d'une génération de jeunes artistes comme Gérard Garouste, Denis Laget ou Jean-Charles Blais, qui retrouvaient le bonheur de la couleur et du sujet. Pour un peu, ces peintres, plus fascinés par Cézanne que par Duchamp, passaient pour des héros suspects, de mode passagère, au mieux, ou de scandaleux rétrograde, au pire.

Empruntant le savoir classique d'un Greco ou d'un Goya – avec ses ombres ourlant fortement les volumes –, les tableaux de Giorda ne sont pas aisés à situer dans notre modernité, nous qui avons pris l'habitude de voir l'art comme une fiction née de la surface vierge de la toile. « C'est une erreur, écrit le philosophe Gilles Deleuze dans son essai sur la peinture de Francis Bacon, de croire que le peintre est devant une surface blanche. La croyance figurative découle de cette erreur : en effet, si le peintre était devant une surface blanche, il pourrait y reproduire un objet extérieur fonctionnant comme modèle. Mais il n'en est pas ainsi. Le peintre a beaucoup de cho-



Le Pré (ci-dessus) et L'Envol (à droite). L'œil bute sur un ciel trop bleu et se perd dans l'espace...



ses dans la tête, ou autour de lui, ou dans l'atelier (...). Tout cela est présent sur la toile, à titre d'images, actuelles ou virtuelles, si bien que le peintre n'a pas à remplir une surface blanche, il aurait plutôt à vider, désencombrer, nettoyer » (1). Selon cette remarque assez pertinente de Deleuze, Giorda ne peint pas, il désencombre par des images familières.

Voilà peut-être pourquoi nous sommes un peu perdus dans ces lieux qui ne nous sont pas communs : Giorda fixe au regard de celui qui observe ses tableaux un seuil qu'il ne peut dépasser. L'œil bute sur le ciel trop bleu et se perd dans l'espace. C'est une distance qu'imposent les contre-jours et les perspectives, tan-

tôt ouvertes, tantôt fermées. Un va-et-vient du connu et de l'inconnu que le peintre romantique Caspar David Friedrich savait à merveille décrire, avec des tableaux de falaises abruptes ou des rivages au large horizon qui nous étonnent encore. L'artiste allemand, qui ne peuplait ses paysages que de très rares personnages (et le plus souvent dépeints de dos), avait l'habitude d'expliquer, pour commenter son œuvre vertigineuse, que « le monde a autant de formes qu'il y a d'yeux pour les observer ».

Giorda semble presque reprendre ce dialogue avec la peinture du passé : « L'image, écrit-il, est toujours de l'ordre du dessin : il faut prendre le risque d'en

perdre les structures et la représentation pour pénétrer dans le monde de la peinture, afin de retrouver son sujet, mais de l'intérieur cette fois. La lumière naît quand la couleur cesse d'exister pour devenir espace. » Au-delà de la volée de marches peintes ou de la petite arche de pierre nichée dans l'ombre violette, le souvenir d'un enfant se cache. Seul le peintre en connaît les détours. Et les secrets ● **Laurent Boudier**

(1) *Logique de la sensation, essai sur Bacon*, de Gilles Deleuze. Ed. de la Différence.

Patrice Giorda, peintures, jusqu'au 21 juin, à la galerie Patrick Martin, 4, rue de la Quarantaine, Lyon 5^e. Tél. : (16) 72-41-73-90.